déjà joué plusieurs fois avec ce joujou, et sans vouloir me vanter, je crois que je m'y connais un peu.

—Et moi donc ! dit Darcy, dont le sang d'aventurier bouillonnait, quand j'étais marin, et que le capitaine de notre vaisseau ordonnait l'abordage pour faire la contrebande ! C'est là qu'on s'en donnait des coups de hache, de couteau, d'épée, etc. Mon Dieu ! il y a si longtemps de cela que c'est à peine si je m'en souviens.

—Ce n'est pas dans un vaisseau qu'on apprend à manier l'épée. A l'abordage on ne se sert pas de cette arme, mais bien d'une bonne hachette.

—Sacrebleu ! Vous avez raison. Mais n'allez pas croire que je ne me suis battu que sur les vaisseaux. J'ai aussi fait la guerre dans un régiment d'infanterie, où j'ai obtenu, si vous voulez le savoir, un grade de lieutenant.

Quand cela, et où donc ?

En 1830, en France.

—J'étais jeune alors, je ne m'appelais pas Darcy, mais Raoul de Lagusse. Ah ! pendant mon séjour en Europe, j'ai appris le maniement des armes. C'est là, qu'avec la pointe de mon épée, j'ai envoyé nombre de pédants dans l'autre monde ! C'était le temps de ma jeunesse, le plus beau de la vie !

Tenez, de toutes les saisons, c'est le printemps que j'aime le mieux, et certes le poète a eu raison quand il a dit :

O Printemps ! jeunesse de l'année !
O jeunesse ! Printemps de la vie !

—Bravo ! vous parlez bien, fit Puivert.

—Bah ! Parler, ce n'est rien, dit Darcy avec orgueil ; attends un peu, ce sera bien plus beau lorsque tu me verras à l'œuvre.

Edmond semblait chercher à se ressouvenir de quelque chose.

—Autrefois, vous vous appeliez Raoul de Lagusse, dites-vous ?

—Oui, mon cher.

—Plus de doute, maintenant. C'est donc vous alors qui avez tué la belle Julie Gagnon, dont on a tant parlé ?

—Mais certainement

—Et c'est de Pierre que vous voulez vous défaire. A la bonne heure, je comprends votre haîne contre ce garçon maintenant.

Pierre est le fils de Julie Gagnon. Herart, qui se souvient de ce nom-là ? Si vous m'aviez dit le nom de la mère, je vous aurais dit :

—" Vous n'êtes pas M. Darcy, mais bien le comte de Lagusse.

—Mais nommez-moi toujours Darcy.

—Vous pouvez être sans crainte, ce n'est pas moi qui vous trahirai.

VIII.

LES ROIS DE PIQUE ET LES VALETS DE CŒUR.

Nos trois voyageurs venaient d'arriver à la barrière de la ville.

—Avez-vous vu passer trois gentilshommes de nos amis ? demanda Darcy.

—Voulez-vous parler de M. Lesieur ? dit le gardien.

—C'est cela, fit Edmond, mais il devait être accompagné d'un autre jeune homme.

—Il était avec deux autres, M. Hervart, et un autre que je ne connais pas.

Darcy, Edmond et Puivert restèrent un moment surpris ; ils ne s'attendaient à rencontrer que Pierre et Ernest. Qui pouvait être ce troisième ? Mais le gardien n'eut pas le temps de s'apercevoir de leur inquiétude.

—C'est bien, fit Darcy en payant, et ils continuèrent.

—Quel est donc ce troisième ? demanda Puivert inquiet.

—Je n'en sais rien, fit Darcy redevenu impassible, mais nous sommes en nombre égal. Il n'y a donc pas de danger.

—S'ils s'étaient doutés du guet-apens que nous leur tendrons, fit tout à coup Edmond.

—Ils se seront armés en conséquence, voilà tout, répondit Darcy. Mais comme nous sommes bien armés, cela ne nous fait aucune différence. Mais pourquoi arrêtez-vous donc ? ajouta t-il, en se tournant du côte de Narceau qui conduisait le cheval, et qui, effectivement venait d'arrêter.

—Parce que nous n'allons pas plus loin, répondit celui-ci.

—Comment ? Allons-nous passer l'après-midi ici ?

—Pas ici précisement, mais dans l'hôtel.

—Dans cette maudite taverne de bandits ? Moi, j'y renonce.

—Mais c'est justement une place comme celle-ci qu'il nous faut. Nous nous cachons pour les attendre Ils ne reviendront probablement pas avant qu'il ne fasse noir. Je ne dis pas cela pour Hervart ; s'il était seul, ce serait peut-être autre chose, mais comme Lesieur est de la partie, ils ne manqueront pas de s'amuser.

Mais dépêchons-nous, car on commence à nous remarquer.

Darcy et Puivert débarquèrent de la voiture, et se rendirent dans l'auberge, tandis qu'Edmond conduisait la voiture dans une remise.

Ils étaient à peine entrés dans ce bouge déjà obscurci par la fumée d'une quinzaine de fumeurs, chiqueurs et cracheurs émérites, qu'un homme qui était tranquillement assis dans un coin, s'en alla sans faire de bruit, après avoir vu reluire les crosses des pistolets, que Darcy et son fermier avaient négligement placés dans leurs poches.

De là, cet homme alla dans la cour.

Il aperçut de loin Edmond qui sortait les épées dedans la voiture, et les plaçait à une portée de main, après les avoir enveloppées dans un morceau de toile.

—Plus ce doute, maintenant, fit l'inconnu ; ils ont pris des armes contre nous, et ils nous attendront probablement ici. Il ne me reste donc plus qu'à rejoindre Lesieur et Hervart. A propos, ce sont de bons payeurs que ces deux jeunes gens ! Cinquante piastres en accompte, et je n'ai encore rien fait ; mais cette après-midi, nous allons en avoir une crâne besogne.

Et criant dans la maisou par une croisée :

—Voyons, dit-il, le charretier qui s'est offert de me mener ! Venez vite, je pars à l'instant.

Père Pitou, ajouta-il, je vous paierai les verres un autre jour.

—C'est correct, répondit l'aubergiste.

Pendant ce temps, un gros garçon du vingt-quatre à vingt-cinq ans s'était détaché de groupe, et avait amené devant la porte une voiture dans laquelle embarqua l'homme qui avait guetté l'arrivée des trois bandits.

A un quart de mille plus loin, ce dernier rejoignit Ernest et Pierre, qui l'attendaient dans une auberge un peu plus respectable.

—Eh bien ! Victor, fit Ernest, as-tu découvert quelque chose ? Les as-tu vus venir ? Tu n'as pas été longtemps.

—Oui, je les ai vus. Ils sont arrivés, et si je ne me trompe, ils guettent notre retour à la taverne du Père Pitou.

—Sont-ils armés ?